Risque et médiation de la science

Olivier Laügt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2578>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.2578

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2001

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Olivier Laügt, « Risque et médiation de la science », *Communication et organisation* [En ligne], 20 | 2001, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2578> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.2578

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

Risque et médiation de la science

Olivier Laügt

- 1 Il devient banal de constater que jamais dans l'histoire hommes n'ont aussi bien vécu que nous, habitants des pays occidentaux. Bien vécu en termes de santé, en termes d'alimentation, en termes de confort (Bourg et Schlegel 2001). Notre espérance de vie croît continûment, nous mangeons à notre faim, voire au-delà, notre vie matérielle est facilitée par quantité d'objets techniques qui économisent nos forces, nous chauffent, nous transportent, nous permettent de communiquer les uns avec les autres. Et emportés par ce « toujours plus » que le scientisme assimile facilement à un « progrès », nous devenons hypersensibles à tout ce qui pourrait être vécu comme une régression. L'accident industriel, l'épidémie ou l'intoxication alimentaire, qui étaient banals jusqu'au XIX^e siècle, sont maintenant devenus insupportables. Car par nature, l'homme refuse d'être le jouet d'un destin qui lui échapperait. Pourquoi ? Psychanalyse ou éthologie proposent des explications, complémentaires. L'absence d'adaptation à un environnement précis fait de l'homme un « être du risque », qui supplée le mauvais fonctionnement des comportements spécifiques innés par une « fonction régulatrice de responsabilité rationnelle » (Lorentz 1950, p. 171). Le sujet parlant, le « parlêtre », tend à articuler Réel, symbolique et imaginaire et affronte ainsi le destin qui, lui, situe un ordre inéluctable et sans appel (Szpirko 2000). Il semble donc qu'une caractéristique de l'« être homme » soit d'agir, plutôt que se laisser emporter par le fatalisme.
- 2 Mais laissons de côté le *pourquoi* de cette attitude, pour nous intéresser à son *comment*. Lorsque la perception d'un risque, avéré ou potentiel, se conjugue avec la volonté d'agir, nous sommes fréquemment confrontés à un problème décisionnel. C'est le cas chaque fois que la solution n'apparaît pas comme automatique, et qu'il y a besoin de créer une nouvelle règle d'action. Pour prescrire alors des comportements ou des conduites, pour édicter des normes, pour porter des jugements de valeurs, nous prenons la science à témoin. Le sens commun évoque à son propos savoir objectif, universel, prouvé, seule source d'intelligibilité du monde. L'assimilation entre science et progrès, encore forte malgré le désenchantement survenu au cours du XX^e siècle, l'image d'autorité de la science font qu'il semble inconcevable de sortir du modèle dominant de révérence face à

elle. En effet, il apparaît que si un net scepticisme s'est développé par rapport aux innovations technologiques, celui-ci n'affecte ni l'image des scientifiques, ni la confiance en la recherche fondamentale (Witkowski 2001). Pour étayer rationnellement une décision, nous avons donc communément recours à une expertise, système qui va créer une interface entre signification scientifique et décision politique.

- 3 Il se trouve aussi que ce recours va la plupart du temps de pair avec une insuffisance du savoir disponible (Roqueplo 1997). On peut imaginer que chaque situation trouve sa place dans un continuum, allant du plus simple au plus difficile. À un pôle, on pourra placer des cas simples dans lesquels des études, menées avec des outils connus, sont possibles dans des délais raisonnables. On pourra penser par exemple à certaines situations d'expertises balistiques ou médico-légales dans un contexte judiciaire, ou encore à des expertises en matière de réparation automobile. Là, le danger lié à l'erreur dans la décision apparaît comme limité, ponctuel, et le risque correspondant à la fois avéré et minime. À l'opposé, les cas les plus difficiles concernent des questions dans lesquelles on ne peut espérer étoffer suffisamment la connaissance dans un délai compatible avec le sentiment d'urgence ressenti. Il n'est qu'à évoquer les questions liées à l'ESB, ou à l'impact de l'introduction des OGM dans la chaîne alimentaire. Le danger est ici pressenti, peut-être immense, et le risque, qui demeure encore potentiel, ne saurait être mesuré.
- 4 La décision est alors souvent à prendre dans un contexte d'incertitude scientifique. Nous ne regarderons pas seulement cette incertitude scientifique comme la concurrence entre théories, départagées par la controverse. Cela correspondrait à un regard assez sommaire sur la complétude du savoir, quasi topologique, et qui placerait ce savoir comme une suite convergente. Le risque est alors d'instituer la vérité comme un objet extérieur à la science, limite jamais atteinte. La vulgarisation traditionnelle entretient cette fiction (Jurdant 1970). Plus largement, nous regarderons cette incertitude scientifique en termes d'articulation entre concepts, signification et sens.
- 5 Les théories et concepts sont construits et proposés dans un processus de nomination, qui permettra de rendre compte de faits perçus par l'intermédiaire d'un protocole expérimental. La signification sera alors la dimension de la science où ce qui est dit est accessible à qui en fait la démarche. Son sens relèvera alors de la position subjective du lecteur, une lecture n'étant possible que dans la mesure où elle ne heurte pas trop nos convictions. Si le savoir peut alors se concevoir comme une somme en attente de nouveaux apports, somme à disposition de ceux qui s'y intéressent et ne peuvent tout savoir, c'est le regard du lecteur qui lui donne vie. Ce savoir ne devient alors connaissance que lorsqu'il est intégré par des individus qui jouent avec lui dans un projet.
- 6 Dans ces conditions, l'incertitude scientifique renvoie au terme de méconnaissance. L'incomplétude inhérente au savoir apparaît naturellement au chercheur. Il a alors pu être avancé que le chercheur, aux prises avec ce sentiment d'incomplétude, serait soumis à un manque qui le conduit à produire de nouveaux énoncés lesquels, loin de combler ce manque, ne font que le raviver en démultipliant de nouvelles questions (Szpirko 1997). Retenons surtout qu'alors, la démultiplication de ce questionnement fait que tout tend à paraître mêlé, confus, incertain, voire contradictoire, et que le chercheur est ainsi renvoyé à la nécessité d'affronter la complexité.
- 7 L'expert, lui aussi, est conduit à s'ouvrir à la complexité, et même dans des situations où il peut se contenter d'interpréter une signification scientifique qu'il maîtrise. Pour notre part, nous avons déjà pu constater comment, même dans des situations élémentaires, la simple nécessité de définir, de résumer, de dire le monde immédiatement, en réponse à

l'injonction de son commanditaire, l'amenait à réaliser ce que nous avons qualifié d'effort herméneutique. L'expert et son commanditaire se placent en effet dans un réseau de manipulations réciproques, au sens sémiotique du terme, qui vont déterminer le discours de l'expert. On en trouvera la trace dans les figures rhétoriques qui sont privilégiées dans ce type de discours. L'argument d'autorité, bien sûr, permet déjà à l'expert d'asseoir sa position, pour pouvoir, de façon parfois très discrète, parfois beaucoup plus nette, poser des injonctions. Des marques de personnalisation distinguent nettement ce genre de discours du genre scientifique, et montrent comment l'expert prend sa tâche en charge. On peut trouver alors l'expression parfois importante d'une émotion, qui amène à des maladroites, voire des lapsus.

- 8 Enfin, l'enthymème est omniprésent dans ces discours d'experts. Cette figure rhétorique, qui joue simultanément dans les registres du probable et de l'ellipse, permet à l'expert de mêler finement les différents aspects contextuels du problème. On aboutit alors à la construction d'un discours qui réalise ce que nous avons qualifié d'alliage interprétatif entre raisons scientifiques et raisons extra-scientifiques, et qui permet ainsi à l'expert d'étayer son avis (Laügt 2000).
- 9 C'est sous ces auspices que l'on peut alors se poser la question de la décision. La conception traditionnelle et linéaire de la décision repose sur une vision étroite de la rationalité d'un comportement, qui considère un comportement comme rationnel uniquement lorsqu'il s'appuie sur des raisons objectivement fondées. Elle a pour défaut d'exclure du champ de la rationalité des comportements que beaucoup de gens trouveraient raisonnables. Mais on peut aussi évaluer la rationalité d'un comportement d'une façon cohérente avec la ligne de la rationalité cognitive que nous venons d'évoquer, selon un critère *subjectif*, comme Raymond Boudon le propose en s'inspirant de Max Weber et d'Herbert Simon : « un comportement est rationnel si l'on peut en fournir une explication du type « le fait que X se soit comporté de la manière Y est compréhensible : en effet, dans la situation qui était la sienne, il avait de *bonnes* raisons de faire Y » (Boudon 1990, p. 403).
- 10 Ce que Boudon appelle là de bonnes raisons sont des raisons soit *objectivement* fondées, soit objectivement non valides mais qui « sont défendables et qui apparaissent au sujet connaissant comme *subjectivement* bonnes » (Boudon 1990, p. 68). Ouvrir la conception de la rationalité du comportement à la rationalité subjective, permet de faire évoluer le regard sur la décision. Alors que dans la vision classique, l'information circule à sens unique, en direction de celui qui prend la décision, la critique de Lucien Sfez montre que le processus linéaire sous-jacent, même enrichi par une approche cybernétique, s'avère insuffisant. Un regard systémique montre la dilution de la décision, qui peut alors être considérée comme un récit. Différentes rationalités s'y font jour, s'intégrant les unes dans les autres. La décision, en fin de compte, se produit « là où une information tronquée, traduite, déformée, passe d'un sous-système à un autre et peut être transmise et mise en pratique » (Sfez 1992, p. 470).
- 11 Une approche technocratique de la relation entre science et décision va masquer cette complexité du processus décisionnel, en faisant apparaître l'expert comme un « technicien » au service du décideur. Il fournit des éléments d'appréciation pour la décision à prendre. Notons tout de suite que cette approche pose problème sur le plan démocratique (Ellul 1954). En effet, elle confère à l'expert le pouvoir de trancher des débats politiques, en les dissimulant sous des questions scientifiques. Et dans cette optique, on ramènera la transparence de la décision à une explication, voire un simple

exposé des raisons techniques. Il s'agira de convaincre que les solutions proposées, mises en œuvre, acceptées par les régulateurs politiques, sont sûres et efficaces. La transparence est, en d'autres termes, un problème de vulgarisation, dans la mesure où celle-ci a pour rôle d'intégrer la science au quotidien, en lui faisant prendre sens sous forme de scientificité (Jurdant 1970).

- 12 Mais la pesée et la perception des raisons, qu'elles soient scientifiques, économiques ou politiques, vont considérablement différer, selon que l'appréciation se situe à un échelon d'intérêt général ou selon un regard singulier. Le hiatus ne se situe pas seulement dans l'effritement de la confiance en la science, qui pourrait affecter tel ou tel particulier. Au niveau macroscopique, le risque est défini comme une mesure synthétique du danger, obtenue en multipliant ses deux dimensions, probabilité et gravité (Bourg et Schlegel 2001). Il s'agit donc d'un concept probabiliste. Sur le plan individuel, l'importance de l'enjeu fait qu'il est d'autant plus difficilement possible de l'appréhender en termes statistiques. Le risque sera alors facilement ressenti de façon binaire, en réchapper ou pas. Autrement dit, l'enjeu plus ou moins vital de la réalisation ou de la non-réalisation de l'événement occulte en quelque sorte la fonction de répartition de la loi de probabilité. Une autre rationalisation du risque se met ainsi en place, qui va associer éléments cognitifs, représentations sociales et consistance des comportements (Peretti-Watel 2000). C'est pourquoi l'individu va alors être conduit à ne plus accepter de totalement déléguer la gestion de la chose publique à ses représentants, et à exiger, au coup par coup, la possibilité de recourir à une expression démocratique plus directe.
- 13 C'est alors que le modèle pragmatique, comme Jürgen Habermas le décrit, peut suggérer un mode d'articulation plus satisfaisant entre science et décision (Habermas 1968). Ce modèle remplace la séparation des fonctions du politique et de l'expert par une interaction entre eux, sous la forme d'une perpétuelle discussion et négociation. Il n'y a plus domination affichée d'un domaine par l'autre, mais coopération. Les développements techniques s'orientent en fonction des besoins exprimés, qui eux-mêmes dépendent du choix des valeurs. Et simultanément, les préférences sociales évoluent selon les possibilités techniques qui permettent ou non leur satisfaction. Ce modèle pragmatique instaure ainsi une zone de communication entre les spécialistes, porte-parole de la rationalité scientifique, et les instances de décision politique. Il crée un espace d'ajustements et d'articulations, dans lequel se confirment ou se reformulent les raisons de chacun. Cela laisse alors la possibilité de l'accès du public à cet espace, dans lequel les points de vue vont donc pouvoir s'exposer, se jauger, s'étalonner, se confronter, soit en d'autres termes se mettre en délibération. De cette manière, il peut autoriser un véritable débat démocratique.
- 14 Nous avons déjà dit qu'un équilibre de rationalités se réalisait en interne dans chaque discours d'expert. Ce travail nous avait permis de relever combien, lorsqu'il est en confiance ou lorsque l'enjeu est d'importance, l'expert peut contredire l'image d'arrogance qui lui est communément associée, et laisser transparaître prudence, doute, une autre image de la science, bref s'exprimer en scientifique surdéterminé par sa position de citoyen (Laügt 2000). Il semblerait alors que l'enjeu démocratique pourrait consister à créer, à l'échelle macroscopique et dans l'espace de négociations ménagé par le modèle pragmatique, les conditions de réalisation d'un tel équilibre de rationalités.
- 15 Autrement dit, nous poserons comme hypothèse que l'on pourrait considérer que, loin de s'opposer, expertise et citoyenneté pourraient être vues en fractales, la structure de l'une se retrouvant en auto similitude dans l'autre. Le rôle de l'expertise, qui est de dégager la

signification de la science pour contribuer à fonder une décision, lui conférer sens, prend alors un relief nouveau. Il ne s'agit plus seulement de proposer un moyen pour parvenir à une fin, ni de déterminer une fin en fonction des moyens disponibles, mais de réaliser un accord sur le moyen et sur la fin.

- 16 Il nous apparaît ainsi que pour le médiateur, « réduire » la complexité du monde reviendrait à s'inscrire peu ou prou dans un courant qui favorise le système technocratique. Il trahit ainsi, non seulement cette complexité, ce qui n'est pas dramatique en soi, mais surtout la démocratie, ce qui est beaucoup plus gênant. La science moderne a pris son essor, depuis le XVII^e siècle, parce qu'elle s'est cantonnée au « comment » des choses, et abandonnant leur « pourquoi » à la philosophie, perçue comme la métaphysique (Lecourt 1990). Ce mouvement revenait à nier la complexité. Il est piquant de constater que son développement même contribue à nous renvoyer à cette complexité, en nous imposant de l'affronter.
- 17 Dans un élan scientiste, la vulgarisation pouvait être réductrice. La médiation de la science ne peut plus se le permettre, car ce serait trahir à la fois, nous le répétons, complexité et démocratie. Le rôle du médiateur serait donc plutôt, et il y trouverait une nouvelle noblesse, de ne plus chercher à réduire cette complexité, mais au contraire de contribuer à cette mise en questions et en débats, en misant sur un agir communicationnel plutôt qu'un agir stratégique, pour rester dans la lignée d'Habermas.
- 18 Ne pas vouloir réduire la complexité, donc, mais s'efforcer de la montrer. Les normes sociales, les valeurs, les rôles des différentes parties concernées interagissent avec les raisons scientifiques, dans la mise en question des applications de la science. Le problème apparaît donc comme une succession d'enchâssements de systèmes, en récursivité. Pour le médiateur, il faut donc tenter de laisser le moins de choses possibles dans des « boîtes noires » de la science, mais cela ne suffit pas. Il lui faut aussi détailler les récursivités, aider à en distinguer les différents niveaux, leurs acteurs et leurs enjeux. Mais il faut surtout trouver, sans doute plutôt inventer des structures qui autorisent la gestion de cette complexité, dans des dialogues les moins contraints possibles, et qui évitent une segmentation réductrice des problèmes. Rude tâche, si l'on songe qu'il faut aussi tenir compte des disparités de compétences des acteurs.
- 19 Comment donc, dans l'espace-temps des savoirs circulants, des savoirs actifs de tous ordres en mouvement choc (Castagna 2000), favoriser le débat et l'échange ? Différentes techniques ont été récemment proposées, comme les conférences de consensus danoises, ou les Citizens Jury[®] du Jefferson Center for New Democracy Processes. Mais ces techniques semblent encore être conçues dans une approche positiviste, et recherchées pour leur efficacité à résoudre un conflit. Elles privilégieraient donc toujours la raison instrumentale (Castagna et Laügt 2000), et situent toujours un débat dans la perspective d'une juxtaposition des arguments, au mieux dans la recherche d'un plus grand sous-ensemble commun. D'autres pistes semblent cependant se dessiner autour des concepts d'empathie et de délibératif (Ducol 2000), qui permettraient de poser la délibération comme une véritable opération de création d'une opinion nouvelle.
- 20 Dans l'histoire de la pensée humaine, un nouveau paradigme semble maintenant se dessiner, à la confluence de la pensée scientifique, de la philosophie des sciences et de la psychanalyse, en désignant de nouvelles logiques, sous des appellations encore très diverses et imprécises, comme science de la complexité, principe d'ordre par le bruit, topologie de nœuds (Major 1984)... Une « nouvelle vulgarisation », vrai renouvellement de la communication de la science, ne devrait-elle pas aller de pair ?

- 21 En d'autres termes, en des temps où science et technique se conjuguent dans des applications à risques, porteuses d'interrogations, il s'agit ainsi de ne pas se laisser aller à un extrémisme radical, qu'il passe par des destructions de laboratoires ou par l'anathème prononcé contre leurs auteurs (Ewald et Lecourt 2001). Face à un risque, c'est à dire face au pressentiment d'un danger, le médiateur a son rôle à jouer, même si celui-ci est encore largement à inventer. Entre politiques, experts et publics, il nous semble ainsi que la seule vraie communication du risque passe par l'aventure d'une communication de la complexité.

BIBLIOGRAPHIE

- BOUDON, R., *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*. Paris : Fayard, 1990, p. 403.
- BOURG, D., SCHLEGEL, J-L., *Parer aux risques de demain, le principe de précaution*. Paris : Seuil, 2001.
- CASTAGNA, B., L'espace-temps des savoirs circulants. In VITALIS, TETU, PALMER, CASTAGNA (dir), *Médias, temporalités et démocratie*. Rennes : Apogée, 2000.
- CASTAGNA, B., LAUGT, O., Les procédures délibératives sur les choix à caractère scientifique et technologique en Europe. *Les cahiers de Jerico-st n° 3*. Tours : Presses de l'Université de Tours, 2000.
- DUCOL, C, Le délibératif comme outil de la raison communicationnelle. *Les cahiers de Jerico-st n° 3*. Tours : Presses de l'Université de Tours, 2000.
- ELLUL, J., *La technique ou l'enjeu du siècle*. Paris : Armand Colin, 1954. EWALD F., LECOURT D., Les OGM et les nouveaux vandales. In *Le Monde*, 4 septembre 2001.
- HABERMAS J., *La technique et la science comme « idéologie »*. Paris : Gallimard, 1973. Traduction de J-R. Ladmiral, 1^{ère} édition Frankfurt, Suhrkamp Verlag, 1968.
- JURDANT B., La science et son mythe : la scientificité. In *Education permanente* n° 6, 1970.
- LAUGT O., *Discours d'expert et démocratie*. Paris : L'Harmattan, 2000. LECOURT D., *Contre la peur*. Paris : PUF 1999, 1^{ère} édition Hachette, 1990. LORENZ K., Le tout et la partie dans la société animale et humaine (1950). In *Trois essais sur le comportement animal et humain*. Paris : Seuil, 1970, traduction C. et P. Fredet, p. 171-172.
- MAJOR R., *Le Discernement*. Paris : Aubier Montaigne, 1984.
- PERETTI-WATEL P., *Sociologie du risque*. Paris : Armand Colin, 2000. ROQUEPLO P., *Entre savoir et décision, l'expertise scientifique*. Paris : INRA éditions, 1997.
- SFEZ L., *Critique de la décision*. Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1992, p. 470.
- SZPIRKO J., La méconnaissance. *Champs psychosomatiques*, juin 1997. SZPIRKO J., Les catégories du Réel, de l'imaginaire et du symbolique sont-elles exportables à d'autres champs du savoir ? *Les carnets de psychanalyse* n° 5/6, Paris, 2000.

WITKOWSKI, D., Malgré les crises récentes, la confiance dans la science se redresse. In *Le Monde*, 21 août 2001.

RÉSUMÉS

Entre signification scientifique et décision politique, le recours à l'expertise va de pair avec une insuffisance du savoir disponible. En distinguant savoir et connaissance, en posant le problème de la rationalité d'une action ou d'une décision, il est possible de comprendre pourquoi la rationalisation du risque peut parfois s'opposer à la délégation de la décision politique à des représentants. On peut alors avancer qu'expertise et citoyenneté peuvent être vues en fractales. En conséquence, pour rester fidèle à l'idéal démocratique, le médiateur ne doit plus, comme dans la vulgarisation traditionnelle, réduire la complexité du monde, mais au contraire la montrer. Alors qu'aucune procédure d'échange n'est encore véritablement satisfaisante du point de vue délibératif, une médiation de la complexité reste à inventer.

Between scientific signification and political decision, the resort to expertise goes hand in hand with an insufficiency of available knowledge. Distinguishing between knowledge and understanding, along with questioning an action or a decision's rationality, allows us to understand why rationalizing risks sometimes forbids delegating political decisions to representatives. Expertise and citizenship can thus be envisaged in a fractal relationship. Thus, in order to obey the democratic ideal, the mediator must show the world's complexity instead of reducing it as in the traditional popularization. When no exchange procedure is yet truly satisfying at the deliberative level, a mediation of complexity is still to be invented.

INDEX

Mots-clés : risque, médiation scientifique, complexité, vulgarisation

AUTEUR

OLIVIER LAÜGT

Olivier Lügt est Docteur en Sciences de l'Information et de la Communication, ainsi qu'Agrégé de Mathématiques. À ce titre, il est responsable à l'ISIC du domaine « journalisme scientifique et médiation de la science » du DESS Information et Communication Spécialisées. Son activité de recherche au sein du CEDP (Centre d'Etude du Débat Public, IUT de Tours) porte principalement sur la rhétorique des discours d'experts, et sur les conditions de participation des publics aux choix de société à caractère scientifique ou technique.